

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 32

Artikel: Le dormeur
Autor: Rosny, J.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253991>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

+ * POUR LA FAMILLE * *

PARAISANT

A PORRENTRUY



N° 32

Supplément du Dimanche 7 août

1904

LE DORMEUR

Ce serait une curieuse révélation pour les pauvres diables, fit le demi-milliardaire James-Edward Wymond, si l'on pouvait dresser une statistique des circonstances qui ont mené les hommes les plus riches de notre temps à la fortune.

Sans doute on parvient rarement très haut, si l'on n'est pas pourvu d'énergie et d'ingéniosité ; mais j'ai connu des gens extraordinairement doués pour les affaires, et d'une activité dévorante, qui n'ont jamais pu réaliser une fortune, faute de la grosse chance ou des trois ou quatre chances moyennes sans lesquelles on reste « collé contre la muraille ». Allez, ceux qui prétendent ne rien devoir qu'à leur travail ou à leur génie sont ou des menteurs ou des illusionnés. Le hasard, qui fait prospérer un gland et périr un autre dans l'estomac d'un porc, ne laisse pas d'avoir encore son influence sur le destin des hommes.

Quant à moi, je compte au moins trois bonnes chances dans ma vie.

Grâce à la première, je devins plusieurs fois millionnaire. La seconde me hissa à la plate-forme des cinquante millions. La troisième m'a classé parmi les grands rois de l'industrie américaine.

Mais c'est la première dont je garde le plus profond souvenir; c'est, après tout, la plus décisive. J'aime à y rêver quand les affaires me laissent une minute, d'autant plus qu'elle me ramène vers la jeunesse, et, hélas ! il n'y a pas de milliards qui vaillent l'œil, le pied et le cœur de la vingtième année. Demandez plutôt au vieux Carnegie. Il a poussé à ce propos des gémissements qui ne déparaient pas les œuvres de Jérémie.

**

Donc j'avais vingt-cinq ans, et je courrais le monde en quête d'affaires. Je n'avais pas de préférence. Je me sentais, comme tant d'autres de mes compatriotes, apte à toutes les entreprises.

Pour l'heure, je revenais d'un ignoble et puant pays, où j'avais épuisé mes économies à « tâter » du pétrole. Les sondages n'ayant pas réussi, je m'en retournais vers le Texas, « tâter », la poche à peu près vide, et n'ayant pas d'autre propriété que mon cheval, un bon rifle, un bowie, deux revolvers et des munitions. Un sale moment dans ma vie ! Oui, un sale moment, en vérité ! Il faut dire que c'était la seconde fois que je dégringolais.

Trois ans auparavant, j'avais déjà perdu toute mon épargne à chercher du cuivre là où il n'y avait que des pierres. Je voyais l'avenir en noir, — et la région que je traversais, marécageuse et sinistre, n'était pas faite pour me réconforter.

Un matin d'octobre, par un temps « pourri », sous un ciel bas, où les nuages trainaient comme du linge mal lavé, je trottais le long de la savane. J'étais plus mélancolique encore qu'à l'ordinaire, d'autant plus que mes vêtements étaient humides depuis la veille, ce qui est bien la chose la plus inconfortable que je connaisse.

Vers midi, apercevant un bouquet d'érables, je résolus d'y faire halte pour manger une boulette de pemmican et une briquette de biscuit. Quand nous parvinmes près des arbres, mon cheval fit un écart : j'aperçus une jument qui paissait la savane et un homme étendu sur le sol. Après avoir décroché mon rifle, car ce pays pullulait de pirates, j'arrêtai ma bête et je considérai l'individu. Il avait l'air de dormir, mais il pouvait tout aussi bien être mort. Pour éclaircir la situation, il fallait descendre de cheval, ce que je me décidai à faire. Eh bien ! l'homme n'était pas mort ; mais il respirait à peine, et son cœur battait assez mollement. J'eus beau le secouer, grogner comme un ours, hurler comme un loup, il demeura aussi insensible qu'un arbre. Comme je n'avais pas la plus légère notion médicale, je ne pouvais naturellement rien faire. Je me bornai à lui mettre sous la tête sa couverture pliée en huit, et je mangeai mon pemmican et mon biscuit.

Quand j'eus terminé ce maigre repas, l'homme n'avait pas bougé, — son souffle était toujours aussi faible. J'allumai le calumet du conseil, c'est-à-dire que je fumai un des dernier cigares qui me restaient, et je me mis à réfléchir. Quoique je fusse impatient de revoir des endroits plus confortables que la Prairie, je ne songeai pas un moment à abandonner le dormeur. Le territoire abondait en bêtes de proie, qui ne se seraient pas gênées pour dîner d'un Yankee léthargique, et d'ailleurs le fait seul d'être exposé à l'air humide pouvait être une cause de mort.

« C'est agaçant, me dis-je ; mais il faut que je reste. Je vais allumer du feu, faire sécher ma couverture, puis la sienne, et, s'il y passe tout de même, je n'aurai pas du moins son départ sur la conscience. »

Je fis comme je l'avais résolu. De longues heures s'écoulèrent, et le soir approcha sans que l'homme eût fait le moindre mouvement. Dire que j'étais inquiet serait de l'exagération. Mon existence était trop aventureuse pour que j'attachasse un prix considérable à la vie d'un homme, et, d'ailleurs, celui-ci ne payait pas de mine. Avec son nez en rostre, sa bouche de fauve et son menton pointu, il avait l'air d'un écumeur de savane. Je n'étais donc guère ému, mais je m'impatientais, et j'ai souvent pensé depuis que la profession de garde-malade est une profession exécrable.

Le crépuscule vint, puis la nuit. J'enveloppai l'homme avec soin, et, recru de fatigue, je m'abandonnai au sommeil. Je dormais depuis plusieurs heures, lorsqu'un hennissement me réveilla. Tout de suite j'aperçus des bêtes qui rôdaient autour de nous. Je reconnus des coyotes, en nombre insuffisant pour m'inquiéter. Comme ils m'agaçaient cependant, je pris un tison et fis une charge à fond de train ; les maudites bêtes s'envolèrent dans les ténèbres. Tandis que je revenais près du feu, une voix faible se fit entendre :

« What's the matter¹ ?

— Il se passe, répondis-je, que je viens de chasser des coyotes qui énervent nos chevaux. En ce qui vous concerne, vous venez de vous éveiller d'un sommeil dont j'ai vainement cherché à vous faire sortir pendant toute une maudite journée ! »

L'homme se redressa. A la lueur du feu, il me considéra de ses yeux sombres et qui louchaient un peu ; puis il murmura :

« Alors, vous vous êtes arrêté pour moi ?

— Vous pouvez le dire, old fellow. Sans vous, je serais dans les environs de Horsetown. »

L'homme parut pensif. A mesure qu'il s'éveillait, ses yeux luisaient davantage. Il finit par dire :

« Après tout, vous m'avez peut-être sauvé la vie... »

— Ce n'est pas impossible, répliquai-je.

Il se tut encore. Puis il se mit à m'interroger, puis il me donna lui-même quelques détails sur la course qui avait abouti à sa léthargie.

Il me regardait fixement. Il semblait m'observer jusqu'au fond de l'âme, et peu à peu il me devenait sympathique ; je le sentais fruste, rude, presque sauvage, mais loyal et sans mesquinerie. Il reprit :

« Savez-vous quoi ? Je cherchais un compagnon sûr,

quelqu'un avec qui je pourrais lutter contre les autres. Pourquoi ce compagnon ne serait-il pas celui qui m'a, peut-être, sauvé la vie plutôt qu'un autre ?... Je vais vous dire : j'ai découvert un plaisir... »

Je ne pus m'empêcher de sourire, car mes déceptions m'avaient rendu sceptique. Alors, lui, silencieusement, tira un sachet de sa ceinture, et, d'un geste qui ne manquait pas de noblesse, me le tendit. Je l'ouvris, après m'être rapproché du feu, et je ne pus retenir un cri : le sac était plein de belles pépites d'or.

**

L'homme tint parole,acheva James-Edward Wymond ; nous exploitâmes ensemble le plaisir qu'il avait découvert, et j'en retirai, pour ma part, un bénéfice net de huit cent mille dollars. Et voilà ma première grosse chance : avouez que mon énergie et mon habileté n'y eurent aucune part.

J.-H. ROSNY.

POÉSIE

LES CLOCHESES

Claire, dans l'heure de clarté,
Quand le bois matinal frissonne,
Celle-ci se réveille et sonne.
Son rire, aux quatre vents jeté,
Du ciel à la terre renvoie
La joie, la joie !

A l'heure où le soir, à genoux,
Prie au bord de la mer éteinte,
Celle-là part, plus lente, et tinte,
Douce comme un adieu très doux
Que l'ami, de loin, sur la route,
Ecoute, écoute...

Il en est de tout air, moqueur
Ou tendre, grave ou léger ; l'une
Chante au soleil, l'autre à la lune,
Carillon sonnant dans mon cœur
Et que le vent — vers où ? n'importe ! —
Emporte, emporte.

Mais celle dont la grande voix
Parfois gronde et nous émerveille,
C'est un noir sonneur qui la veille.
Il s'en approche à pas sournois,
Et soudain une clamour folle
S'envele, s'envele !

Sons terribles ! glas surhumain !
Mais je tremble, quand vers la cloche
L'invisible guetteur approche.
Car lorsque sous sa lourde main
Elle s'ébranle, annonçant l'heure
Qui pleure, qui pleure.

Sur les assises de rocher
La tour sent frémir la muraille,
Et si terriblement tressaille
Qu'il semble que tout le clocher,
Craquant dans la tonnante houle
S'écroule, s'écroule !

Maurice POTTECHER.

¹ Que se passe-t-il ?